

Un immense besoin de tendresse

Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*, Paris, Actes Sud [et]
Montréal, Leméac, 1989, 156 [2] p

Gilles Dorion

Number 78, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorion, G. (1990). Review of [Un immense besoin de tendresse / Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*, Paris, Actes Sud [et] Montréal, Leméac, 1989, 156 [2] p]. *Québec français*, (78), 76–76.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

Un immense besoin de tendresse

Gilles DORION

Comme l'indique d'une façon neutre le titre tout en capitales du septième roman de Jacques Poulin, *LE VIEUX CHAGRIN**, on pourrait croire qu'une peine accumulée depuis plusieurs années pèse de tout son poids sur le narrateur (ou la narratrice) du roman qu'on s'apprête à lire, et on n'aurait pas tort. Mais, dès la quatrième ligne, on soupçonne qu'il s'agit d'autre chose, à la cinquième ligne, on sait que le narrateur est masculin, et, à la dix-septième ligne, on est complètement fixé : Chagrin est un vieux chat. Toutefois, celui-ci ne sera pas le pivot de l'histoire, il ne sera que le compagnon d'aventures de Jim. La symbolique cachée derrière le titre était en définitive celle à laquelle on s'était attaché au premier abord.

Un projet dédoublé

Ainsi donc, encore une fois, à la suite de *Jimmy*, du *Cœur de la baleine bleue*, des *Grandes Marées* et de *Volkswagen Blues*, Poulin a écrit une histoire d'amour mais, fait nouveau, il y insère une autre histoire d'amour. «Mais je n'arrivais pas à bien voir mon personnage féminin, et l'histoire venait difficilement» (p. 15). La clef nous est livrée dans toute sa signification, le passe-partout nous permettra d'avoir accès aux deux histoires qui se superposent, se répondent dans une habile mise en abyme. Si le narrateur écrivain fait les cent pas dans son grenier à la recherche de l'inspiration qui lui permettrait de mettre en rapport les personnages amoureux du roman qu'il est en train d'écrire, il fait aussi les cent pas (et plus !) sur la plage où il a aperçu les empreintes de celle qu'il prénommera Marika, après avoir commis la petite indiscretion de fureter dans la caverne adossée à la falaise. Ce que nous révélera en fin de compte notre lecture, c'est que l'histoire d'amour qu'il tente d'écrire n'aboutira pas, malgré les efforts qu'il fait pour y insérer divers incidents de l'inutile quête qu'il a entreprise pour entrer en contact avec l'insaisissable

Marika. Seule la silhouette lointaine de la femme, rendue évanescence et floue par la pluie ou la brume, lui sera donnée. À la fin, il ne restera plus d'elle que ses traces de pas dans le sable.

En même temps, donc, que le difficile accès à l'écriture, celui, en définitive, impossible de l'amour. Curieusement, Marika a le même visage osseux que le narrateur, la même démarche et les mêmes empreintes de pas, en plus de se complaire dans l'affabulation des *Mille et une Nuits*, — comme lui se délecte de Hemingway, — dont il suit le déroulement «paginal» révélateur des progrès accomplis dans la réparation du voilier ancré dans la baie. Se substitue à elle une jeune fille de 16-17 ans, émotivement perturbée, à la recherche d'un père et d'une mère eux aussi inaccessibles, et qui trouvera en l'écrivain narrateur le père de remplacement.

Un roman bilan ?

La multitude des récurrences dont est truffé ce roman nous confirme dans l'impression qui s'en dégage, à savoir que Poulin présente un bilan, — par certains aspects légèrement narcissique, faut-il le dire ?, — de l'ensemble de son projet/trajet romanesque. Marques et indices se combinent, se répondent, dans un alerte chassé-croisé, et le «fan» de l'œuvre de Poulin aura tôt fait de les repérer et d'établir les correspondances nécessaires : par exemple, le chalet, sis à Cap-Rouge, que Jimmy, dans le roman du même nom, voit pourrir comme le mariage de ses parents, dont le père écrit, cantonné dans le grenier, se trouve transporté, tout vieux et branlant, de l'autre côté du fleuve, et le narrateur se retire dans le grenier pour écrire. La plage, le fleuve et ses marées, les chats (Matousalem, Moustache, Chop Suey, Vitamine, Chagrin...), les livres, les sacs de couchage, le tennis, l'entorse lombaire, Jimmy, Jim, Jack Waterman, les caresses, la chaleur, la tendresse, le froid, la brume, la solitude, l'enfance, l'écriture,

le coffre, le café, la Volkswagen, la couleur bleue... forment un ensemble récurrentiel d'une rare fréquence. Leur réseau relie tous les romans de Poulin pour former un univers singulier n'appartenant qu'à lui et le définissant tout en l'approfondissant, mais le confrontant peut-être aussi à ses limites. Qui parviendrait, cependant, à rendre l'émotion discrète, la douceur et la tendresse, de même que la tristesse diffuse, traversant ses romans ? Aussi, malgré le caractère apparemment répétitif ou cyclique de ses histoires amoureuses, le lecteur se sent-il étreint par l'émotion. Pour traduire cette tendresse, le romancier recourt à des scènes pathétiques, comme celle du départ secret de Marika, la demande d'adoption de la Petite, l'amour à trois..., ou à des descriptions du chalet vétuste et du chêne sans cœur, qui abrite quand même des petits êtres qui ont besoin de protection et de réconfort, soit les écureuils, les suisses et les chats.

Ce qui apparaît d'une originalité particulière, c'est la théorie de l'âme que propose le narrateur : contrairement aux croyances généralement admises, celle-ci, légèrement plus grande que le corps, en constitue l'enveloppe, chaude, réconfortante, d'une couleur bleutée, qui se voit parfois dans l'obscurité (p. 39 et 74). Se sent-il mal à l'aise dans sa peau, son âme ne peut suffire à le réchauffer. Aussi doit-il parfois recourir à des moyens provisoires pour récupérer chaleur et tendresse. Ainsi qu'il le constate lui-même, son besoin d'affection reste «une chose immense, infinie, hors de proportion avec la réalité et éternellement insatisfaite» (p. 59), comme l'ont démontré ses romans précédents. Malgré tout, il reportera ce besoin fondamental sur la Petite, immensément démunie à cet égard. Lors de l'adoption, «la lumière douce et bleutée qui éclairait son visage [lui] chavirait le cœur» (p. 156).

* Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*, Paris, Actes Sud [et] Montréal, Leméac, 1989, 156 [2] p.

